

## NOTICIARIO

---

### PAUL-ALBERT FÉVRIER (1931-1991) ET CHARLES PIETRI (1932-1991). DEUX ESPÉCIALISTES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE

POR

NOËL DUVAL

Universidad de París, Sorbona

La communauté scientifique internationale, maintenant très active qui s'intéresse à cette période charnière, a perdu deux de ses «leaders» car le rôle de l'un et de l'autre débordait beaucoup du domaine strictement universitaire et du territoire de la France.

Paul-Albert Février, coprésident des *Seminari di Archeologia Cristiana* à Rome, était présent dans tous les congrès qui touchaient à l'histoire et à l'archéologie de la Méditerranée occidentale; après le Congrès international de Barcelone en 1969, il avait encore participé en 1988 à la Réunion d'archéologie chrétienne espagnole, organisée par P. de Palol à Mahón, où il avait présidé une table ronde sur la production et le commerce de la céramique: il avait été, en effet, dans sa jeunesse un élève de N. Lamboglia, s'était donc intéressé aussi aux fouilles d'Ampurias et, en Provence comme en Algérie, il avait été fatalement confronté au problème des rapports avec l'Espagne.

Ch. Pietri était essentiellement un «romain» mais ses fonctions de directeur de l'Ecole française de Rome, qui l'avaient amené à prendre récemment la présidence de l'Association internationale d'archéologie classique et donc à superviser la préparation du Congrès d'archéologie classique de Tarragone, l'avaient obligé à nouer aussi des relations avec tous les pays où agissait l'Ecole: pour l'Espagne, les accords avec la Casa

de Velázquez ont été à l'origine de nombreux colloques organisés en commun et de plusieurs belles publications éditées par l'Ecole. A titre personnel, il avait hérité de son maître H.-I. Marrou la direction de la *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire* et, à la suite d'une thèse de Barcelone qu'il avait codirigée avec P. de Palol, il avait confié à l'auteur le soin d'animer une équipe pour mettre en oeuvre la prosopographie chrétienne d'Espagne. Il était passionné d'épigraphie chrétienne et il achevait au moment de sa mort une vaste synthèse où les inscriptions de l'Espagne, surtout les plus explicites (celles de l'époque wisigothique) occupaient une place importante.

Tous deux, amis de toujours et complices dans de multiples entreprises, sont morts de façon foudroyante à quelques mois d'intervalle de la même maladie, en pleine activité, alors qu'ils atteignaient tout juste la soixantaine. Aux obsèques ou à la commémoration la famille ou les amis (P. -A. Février n'avait plus de parents proches) ont voulu associer, symboliquement, leurs collègues espagnols.

Paul-Albert Février était un provençal dans l'âme. Né à Cannes mais originaire de Fréjus où il avait gardé la maison de famille et où il se retirait volontiers pour un travail serein entrecoupé de promenades dans les collines ou à la mer, il avait fait ses études à Nice puis à Aix.

Formé par N. Lamboglia à Vintimille (il a toujours milité activement dans la Société ligure) et par F. Benoit, alors directeur des antiquités de Provence-Côte d'Azur, qui fouillait notamment à Cimiez, il a été chargé très tôt de superviser des fouilles à Fréjus et il est resté jusqu'à la fin le spécialiste de cette importante ville romaine devenue un évêché dans l'Antiquité Tardive: il avait cherché récemment à retrouver le plan du groupe cathédral primitif à l'occasion d'une opération d'urbanisme. Elève de l'historien Palanque à Aix, il avait choisi de «monter» à Paris pour préparer l'Ecole des Chartes (et la licence d'histoire qui lui permit de suivre les cours de Marrou). Il sortit premier de l'Ecole avec une thèse sur le *Développement urbain des villes de Basse Provence*, sujet qu'il développera pour sa thèse de doctorat d'Etat (1964) intitulée *Le développement urbain en Provence de l'époque romaine à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle*. Il hésitait encore alors sur sa vocation, et entre l'Antiquité et le Moyen Age, puisqu'il fut affecté à sa sortie des Chartes dans le corps des archives, mais cette double formation lui donnera par la suite sur le plan scientifique un atout sans pareil: il était aussi familier de la sigillée claire que des chartes du Bas Moyen Age.

La tradition qui voulait que le premier des Chartes soit admis à l'Ecole Française d'Archéologie et d'Histoire du Palazzo Farnese et le service militaire qui l'envoya en Algérie en pleine guerre d'indépendance furent des étapes décisives. A Rome (1955-1957), il s'intéressa aux catacombes (son mémoire portait sur la catacombe de Priscille) et au développement urbain d'Ostie dans l'Antiquité Tardive. Il parut iconoclaste dans le milieu très traditionnel de l'archéologie chrétienne en recherchant avec son ami L. Reekmans une analyse plus objective du développement des catacombes et en proposant d'«abaisser» sensiblement la date des premières peintures chrétiennes, peut-être avec excès comme dans tout mouvement de bascule et parce qu'il a toujours aimé la provocation. Il garda toute sa vie un intérêt particulier pour les cimetières de Rome (il dirigea ces dernières années les thèses de J. Guyon sur la catacombe de Pierre et Marcellin et celle de Ph. Pergola sur celle de Domitille), pour l'histoire des premières communautés de fidèles (il étudia aussi en particulier les cas d'Arles et d'Aquilée) et pour l'iconographie chrétienne (on lira en Espag-

ne sa contribution à l'Histoire Universelle parue à Barcelone chez Salvat).

L'Afrique ne lui était pas inconnue au moment où il fut envoyé en Algérie puisqu'il avait fait, comme stagiaire de l'Ecole de Rome, des séjours en Tunisie où il avait appliqué sa bonne formation de fouilleur au dégagement d'une maison d'Utique et découvert les mosaïques du Bardo (cette visite permit un article sur les Quatre Fleuves du Paradis, qui fit date). Mais le service militaire, qui l'affecta à Sétif, fut un tournant décisif qui le «maria» définitivement avec le Maghreb. Il lui posa d'abord un problème de conscience car, chrétien de gauche, il désapprouvait cette guerre et chercha à protéger les prisonniers qui lui étaient confiés, sans jamais rompre, comme d'autres militants, avec son propre pays. J. Lassus, qui dirigeait les antiquités de l'Algérie, sut trouver la solution. Sétif était devenue chef-lieu de département et l'objet d'une ambitieuse politique de développement qui bouleversaient les ruines antiques: on confia à Février le contrôle des fouilles qui appliquèrent pour la première fois en Algérie des méthodes stratigraphiques: ce fut la découverte d'un quartier nouveau du IV<sup>e</sup> siècle et de deux basiliques associées couvertes de mosaïques funéraires, d'une nécropole du Haut Empire, pratiquement intacte, comme on en avait beaucoup fouillé en Afrique, mais jamais publié. Février avait aussi le contrôle du site de Djémila, abandonné par le Service des Antiquités car peu sûr au milieu des montagnes. En quelques années, Février tira de ces fouilles et de cette étude d'un site considéré comme mais connu une vision véritablement révolutionnaire de l'archéologie nord-africaine: une tentative de classement de la céramique sigillée qui préfigurait celle de Hayes, l'affirmation d'une certaine prospérité des villes de l'Antiquité tardive qui coïncidait avec les constatations que je faisais au même moment à Sbeitla en Tunisie, une typologie des mosaïques funéraires d'Algérie, une explication convaincante du développement urbanistique de Djémila une remise en cause du schéma classique d'interprétation du fameux groupe épiscopal de *Cuicul* un réexamen des problèmes posés par l'«Ere de Carthage» et une évolution de l'épigraphie chrétienne de Maurétanie Césarienne facilitée par l'abondance des inscriptions datées, etc..., sans compter la publication d'une masse d'inscriptions et de monuments inédits.

A sa libération du service militaire, J. Lassus garda Février en Algérie comme attaché au Centre National de la Recherche Scientifique et chargé de mission à la Direction des Antiquités. Puis, il lui laissa sa succession après l'indépendance dans ses doubles fonctions de professeur d'histoire et d'archéologie à la Faculté des Lettres et de responsable des Antiquités (avec le titre d'inspecteur). Février fut chargé en outre de créer un centre de recherches du C.N.R.S., rattaché à un laboratoire d'Aix, où il rassembla une documentation graphique et photographique d'une grande richesse (maintenant en partie perdue) et qui permit d'aider le service des Antiquités algérien pour bien des opérations. Jusqu'en 1968, Février eut donc un rôle charnière dans l'organisation du service archéologique du nouvel Etat et dans la formation de ses archéologues et historiens, tout en gardant son activité scientifique propre qui ne fut jamais aussi intense. Il s'intéressa à tous les sites et à tous les domaines, rendant hommage dans un ouvrage de vulgarisation à *L'art de l'Algérie antique*, accueillit avec chaleur et un total désintéressement les premiers visiteurs et chercheurs qui s'aventurèrent dans l'Algérie indépendante, mais il apporta tous ses soins à deux chantiers principaux, avec ceux de Sétif et Djémila: Tébéssa où il débrouilla avec J. Christern l'histoire du centre de culte martyrologique, parmi les mieux conservés dans le monde, et examina avec R. Lequément le destin de l'amphithéâtre romain où s'était installée une agglomération médiévale; Tipasa où il épaula J. Christern dans l'étude de la basilique de Salsa, S. Lancel dans la redécouverte et l'interprétation des mosaïques de la chapelle d'Alexandre, et M. Bouchenaki dans la fouille de la nécropole de Matarès, qui lui permit de reprendre le problème du repas funéraire dans l'Afrique du IV<sup>e</sup> siècle, problème qui l'intéressait aussi dans les catacombes. En bon paléographe, il édita de façon exemplaire les documents qui montraient *l'évolution de l'écrit en Afrique dans l'Antiquité tardive*, pour reprendre le titre d'un article de synthèse, mais il se passionna aussi pour l'évolution des formes dans la «sculpture populaire» chrétienne de la région de Tébéssa et de Khenchela comme dans celle —préromaine?— de Kabylie. Il relança encore l'entreprise de Gsell et de Pflaum pour l'édition des *Inscriptions latines de l'Algérie*, faisant éditer le second fascicule du tome II, ai-

dant Marcillet-Jaubert pour la Numidie militaire et permettant à P. Courtot de rassembler les documents de la Maurétanie Césarienne, lui même effectuant le même travail pour la Maurétanie Sitifienne et la révision du tome I. Il édita en attendant quelques inscriptions majeures pour l'histoire de la romanisation de la Sitifienne et toutes les inscriptions chrétiennes encore inédites dans l'Est de l'Algérie. Enfin, il ne faut pas oublier son intérêt pour la tâche —qui lui paraissait indispensable— d'éditeur de publications, à la fois scientifiques (il créa un organe nouveau des Antiquités de l'Algérie, le *Bulletin d'archéologie algérienne*, pour remplacer *Libyca*, archéologie-épigraphie) et destinées au grand public (nouvelles éditions des «guides blancs», dont un *Djémila entièrement original* par lui-même, et *L'art de l'Algérie antique*).

Il ne perdit jamais de vue ensuite le Maghreb, continuant à suivre les découvertes d'Algérie, à donner des cours ou à conduire des stages pour les étudiants sur place, accueillant à Aix doctorants ou stagiaires appartenant à son ancien service, publiant chaque année quelques inédits mais surtout des articles de réflexion ou de synthèse il avait même étendu son champ d'action à la Tunisie où il dirigea plusieurs thèses et où il aimait venir, ces dernières années, en tournée de conférences ou en voyage d'études. Il s'apprêtait même à patronner une fouille nouvelle près d'Hammamet. Son dernier ouvrage —qui constitue son testament spirituel— s'intitule *Approches du Maghreb romain*, *approches* parce qu'il n'avait pas voulu faire un manuel mais apporter, de façon non systématique, ses réflexions sur l'aventure de ce vaste territoire passé des Puniques, des Numides, et des Maures à l'Empire romain, où il occupa une place singulière comme celle qu'il acquit bientôt dans le monde islamique.

Février choisit de revenir à Aix en 1968 quand s'ouvrit la succession de Jean-Rémy Palanque dans la chaire d'histoire romaine et au moment où l'ancienne université d'Aix-Marseille éclatait pour former trois universités: les Lettres et une partie des Sciences s'associèrent dans l'Université de Provence. Ce fut à nouveau un tournant décisif dans cette carrière si singulière. Février se donna avec la même passion à ses tâches. Il joua un rôle de premier plan dans l'organisation de son université où il occupa toujours une place impor-

tante, à la tête de différents services ou commissions, changeant souvent car il démissionnait quand la lassitude ou l'amertume l'emportaient, jouant volontiers un rôle de «star», de «père fondateur», indispensable mais parfois importun. Lui qui n'était pas destiné à enseigner et ne connaissait pas le métier avant son entrée, au grade suprême, à la Faculté d'Alger, était devenu un professeur dans l'âme, et bien plus encore, car ses étudiants constituaient sa véritable famille puisqu'il n'était pas marié. Ce fut un tuteur exigeant, parfois fantasque, mais combien formateur et généreux, auquel des centaines de personnes doivent leur vocation d'historien ou d'archéologue.

L'intitulé de la chaire choisie par lui (car il avait légalement le choix au retour d'Alger) et sans doute le «trop plein» d'archéologie de terrain provoquèrent chez Février à la même époque une nouvelle mutation scientifique: il se voulait désormais historien et non plus archéologue. Il y avait naturellement une part de jeu dans cette volonté affichée avec ostentation: il continua à se passionner pour les fouilles et lui-même dirigea ou patronna différents chantiers en Provence, notamment à Fréjus. Mais ses principaux ouvrages ou les entreprises collectives auxquelles il apportait son concours furent d'ordre historique, en tout cas cherchèrent à déboucher vers la synthèse. Dans la notice d'un annuaire professionnel récent, il citait l'*Histoire de la France Urbaine* (contribution importante au tome I, 1980) et le tome I de l'*Histoire de Provence* (1990). L'histoire des villes antiques et la Provence constituaient, en effet, deux des pôles principaux de sa démarche scientifique, déjà réunis dans sa thèse des Chartes et illustrés par bien d'autres publications. C'est au titre du premier qu'il avait apporté toute son expérience d'archéologue mais aussi sa connaissance des textes médiévaux et son esprit critique (frisant parfois le paradoxe) à l'entreprise de la *Topographie chrétienne des Cités de la Gaule* (8 fascicules parus), dans laquelle il a joué un rôle déterminant, presque depuis ses débuts en 1974.

La troisième piste de ses intérêts —scientifiques parce qu'il en avait bien d'autres— était l'histoire des mentalités dont il cherchait cependant à analyser plutôt— c'est là où l'archéologue et l'iconographe réapparaissent— les manifestations concrètes: il mentionnait encore dans la fiche succincte que je citais sa contribution au pre-

mier tome de l'*Histoire de la France religieuse* (1988). Mais il faudrait citer plusieurs articles importants sur la prière, la fête chrétienne, la mort vue à travers l'épigraphie, les sarcophages et les peintures des catacombes ou les rites funéraires.

L'activité de Février ne s'est jamais limitée à Rome, à l'Afrique ou à la Provence. Il participait volontiers aux congrès et voyageait avec plaisir, même jusqu'au Japon où l'avaient invité deux de ses élèves. Mais son audience nationale avait atteint à la fin de sa vie le niveau de sa renommée internationale, ce qui est assez rare en France quand on n'y parvient pas par la politique, par les médias ou par une fonction de premier plan. Archiviste d'origine, il connaissait et la matière et le personnel en charge dans plusieurs directions du Ministère de la Culture et il a eu accès pendant quelques années aux plus hauts niveaux de décision. Vice-président de longue date de la Commission régionale de l'inventaire des richesses artistiques de la France, il avait été choisi par le ministre pour présider la Commission nationale. Dans ces fonctions il mit sa culture et sa connaissance des rouages et des hommes au service de la défense du patrimoine, des publications scientifiques, du personnel dont il avait choisi les plus jeunes puisqu'il participait aux concours de recrutement. Il le fit à sa manière, généreuse, désintéressée mais parfois très personnelle et quelque peu déconcertante, car il était le contraire d'un homme d'appareil et de dossier. L'Etat lui avait marqué sa gratitude par de hautes distinctions mais l'estime de ses pairs et la fidélité de ses amis importaient plus à Paul-Albert Février, qui a été inhumé à Fréjus dans une atmosphère d'unanimité et d'émotion rarement atteintes.

On ne peut imaginer tempérament plus opposé que celui de Charles Pietri et carrière plus différente. Les seuls points communs entre nos deux amis était leur origine méridionale et une foi exigeante (mais qui n'était pas tout à fait la même). Charles Pietri a été l'homme d'un chemin défini dès l'abord, d'étapes murement calculées, d'un projet scientifique unitaire, au moins jusqu'à sa nomination à l'Ecole de Rome qui l'a amené, par fonction, à s'ouvrir à d'autres horizons.

Né à Marseille d'un père militaire et d'origine corse —mais corse «jacobin», farouchement opposé aux revendications autonomistes— Pietri avait fait ses études au lycée Thiers où il fut le ca-

marade de plusieurs grands représentants de la science historique actuelle, dont Claude Nicolet et Pierre Vidal-Naquet pour ne citer que les antiquisants. Entré à l'Ecole Normale Supérieure de Paris en 1952, il en sortit agrégé d'histoire et conquis par l'histoire du Bas-Empire, à laquelle l'initia W. Seston, et surtout par l'histoire du christianisme primitif: cette discipline n'était enseignée qu'à Strasbourg et à Paris en dehors des facultés de théologie; à Paris, la chaire d'histoire des religions créée pour Loisy était alors occupée par Henri-Irénée Marrou, personnalité qui fascinait tous ses élèves et devint pour lui le Maître par excellence, dont il garda toujours le portrait sur son bureau et dont il voulut plus tard prolonger l'enseignement.

Après son service militaire, Pietri passa une année à Rome en 1959-1960 et y affina son projet d'une vaste fresque de l'Eglise romaine du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, qui s'inscrivait dans la droite ligne des travaux de Mgr Duchesne, le grand directeur de l'Ecole française de Rome du début du siècle et forte personnalité militant pour la modernisation de l'Eglise, à laquelle l'Ecole consacra un colloque à la fin des années 70. En dehors de deux articles parus dans les *Mélanges* de l'Ecole des années 60, il ne publia plus sur ce sujet jusqu'à sa soutenance de thèse en 1973. Le seul voyage qu'il effectuait et les seules «vacances» qu'il s'accordait étaient un rituel séjour estival avec sa famille à Rome où il lisait le matin dans la bibliothèque désertée et visitait l'après-midi églises, musées et catacombes qu'il finit par connaître mieux que les différents spécialistes, pierre après pierre, y compris peintures et sarcophages, dédicaces et épitaphes dont il possédait un fichier très complet, bien avant l'achèvement des *Inscriptiones Christianae Urbis Romae*.

La carrière de Pietri fut aussi classique que celle de Février l'était peu. Il fut pris à son retour de Rome comme assistant d'histoire ancienne à la Sorbonne où il enseigna en «propédeutique» (année préparatoire à la licence); à la création du Centre universitaire d'Amiens, il fut chargé comme maître-assistant de la section d'histoire ancienne puis «monta» comme chargé d'enseignement à la faculté mère de Lille quand je fis doubler l'unique poste d'histoire ancienne et d'archéologie, revint à Paris pour succéder à M. Meslin dans la chaire d'histoire romaine à la fameuse faculté de Nanterre, devenu Paris X.

Pendant toutes ces années de longue maturation de sa thèse, Pietri, qui fut toujours un professeur scrupuleux, s'interdit toute distraction, même scientifique, refusant par exemple de participer aux séminaires ou aux sociétés scientifiques qui réunissaient la communauté parisienne. Seules exceptions à cette règle, il accepta deux charges dans des domaines très différents. A Lille, au départ d'E. Will, fasciné par l'archéologie comme il l'a toujours été sans être lui-même praticien, Pietri prit la direction régionale des antiquités, lourde responsabilité sans moyens, qui était peu compatible avec un autre métier mais dont il s'occupait au mieux, non sans affrontement avec les politiques. Par ailleurs, Marrou et son ami Vignaux, chrétiens de gauche, l'avaient entraîné dans le syndicalisme universitaire au sein de la Confédération démocratique du travail, fraction laïque issue de la scission de la Confédération des travailleurs chrétiens. D'abord chargé de l'enseignement supérieur, Pietri succéda à Vignaux comme secrétaire général du Syndicat de l'Enseignement dans l'atmosphère surchauffée de mai 68 et de ses lendemains. Rien de plus étrange pour quiconque connaissait ses opinions élitaires de le voir coexister tant bien que mal avec les contestataires, parfois prendre la tête des cohortes les plus engagées dans le mouvement. Il ne leur résista d'ailleurs pas longtemps et dut démissionner à la suite d'un congrès mouvementé. C'est là où l'on retrouve le sens de la politique inné chez les insulaires: Pietri en garda cependant une *aura* d'homme de gauche qui lui valut bien des inimitiés chez ses collègues de la Sorbonne mais lui fut utile au moment décisif de la nomination à Rome.

Après bien des hésitations, Pietri se décida enfin à se contenter de la première partie du projet primitif de *Roma Christiana* et à faire dactylographier, non sans difficultés, un immense manuscrit torturé de repentirs, pour le présenter comme thèse d'Etat en 1973 devant son maître Marrou. Il fallut encore attendre deux ans pour que le monde savant connaisse la version imprimée, deux gros volumes parus à l'Ecole française de Rome. Mais l'accueil des spécialistes, qui saluèrent l'étonnante érudition et l'acribie sans faille dans l'analyse, rassurèrent son orgueil comme l'approbation du Vatican, qui acheta plusieurs centaines de volumes pour les distribuer, alla droit au coeur du chrétien fervent qui voulait ser-

vir la cause de son Eglise et rêvait d'être un «cardinal laïque». Cette consécration libéra d'un coup l'auteur de sa réserve et de la discrétion auxquelles il se croyait obligé. Désormais il s'affirma à son tour sans fausse honte comme un maître fier de son savoir et de son intelligence, qui, à vrai dire, rayonnaient depuis longtemps pour ses amis, il participa aux congrès et colloques, multiplia les publications de détail ou les contributions à des ouvrages de vulgarisation, prit volontiers la direction des entreprises auxquelles il participait, accumulant même les engagements et les responsabilités dans ces dernières années au delà de ce que permettaient son immense force de travail et sa solidité apparente.

Dès 1974, parce qu'il s'est toujours identifié avec les institutions auxquelles il appartenait, il voulut valoriser le modeste Centre de recherches sur l'Antiquité Tardive et le Haut Moyen Age de Nanterre en organisant un colloque avec P. Riché et il accepta le programme que je lui proposais sur la topographie chrétienne des villes du Nord de la Loire. Ce fut l'origine de l'entreprise de la *Topographie chrétienne des cités de la Gaule*, dont nous préparâmes chez lui le premier fascicule à quatre ou cinq auteurs. L'étape suivante fut la succession de Marrou dont le poste ne fut pas publié sans difficultés car la séparation des deux chaires d'histoire des religions et d'histoire du christianisme était toute récente et pas encore admise par tous. Une fois le principe acquis, l'élection de Pietri à Paris IV en 1976 fut une formalité tant sa personnalité s'imposait. Marrou étant mort prématurément en 1977, son successeur s'installa pleinement en «gardien du temple» car les fidèles de Marrou formaient une véritable chapelle. Il reprit la direction du Centre de recherches du C.N.R.S., pour lequel Marrou avait choisi le nom de l'historien du XVII<sup>e</sup> siècle Lenain de Tillemont, et des deux entreprises que Marrou avait lancées: la *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*, dont le premier tome sur l'Afrique fut mis au point par A. Mandouze en 1982, et le *Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule* dont deux fascicules ont paru en 1975 et 1985. Lui-même s'était chargé de mener à bien la *Prosopographie chrétienne de l'Italie*, tâche infiniment plus ardue que pour celle de l'Afrique, et sa plus grande fierté, quelques jours avant sa mort, alors qu'il la présentait peut-être, était d'avoir enfin terminé la re-

lecture du manuscrit collectif auquel L. Pietri venait de consacrer deux années entières. Il avait même envisagé de lancer à son tour la réfection d'un autre recueil du XIX<sup>e</sup> siècle: celui des sarcophages de la Gaule. Un colloque sur le *Temps chrétien*, organisé en 1981 dans le cadre d'une entreprise pilotée par le C.N.R.S. sur le Temps dans l'histoire, permit encore au Centre Lenain de Tillemont associé à d'autres centres de rassembler des contributions pluridisciplinaires correspondant à sa vocation.

L'étape suivante de cette carrière exemplaire fut la nomination à la tête de l'Ecole française de Rome, en 1983, qui fut elle aussi durement disputée entre deux compétiteurs d'égale valeur, l'un et l'autre liés par leurs travaux à l'Italie, qui étaient d'anciens camarades, mais la décision incombait au pouvoir politique. Pietri, choisi finalement, entra au Palais Farnèse comme si cette fonction lui avait été destinée de tout temps. Profondément attaché à Rome, il s'y épanouit pleinement malgré les complications d'une administration délicate, poursuivant la politique inaugurée par G. Vallet d'ouverture à toutes les disciplines et à tous les milieux du pays hôte, multipliant les colloques, les conférences et les publications, mais il se montra plus attentif à la direction scientifique des membres et des boursiers, qui sont la raison d'être de l'institution. Historien, fier de la supériorité intellectuelle de sa discipline, il ressentait à la fois méfiance et attrait pour l'archéologie. Il jugea indispensable de répondre à une offre de la Surintendance archéologique de Rome, en prenant un vaste et difficile secteur du Palatin comme chantier de l'Ecole, tout en continuant ou en inaugurant de nombreuses collaborations à travers l'Italie. Traditionnellement, le directeur de l'Ecole sert de conseiller au Ministère français des Affaires Etrangères pour l'archéologie romaine: là aussi, Pietri reprit l'action de G. Vallet en l'amplifiant, marquant du poids de ses fonctions les décisions de la Commission des Fouilles, multipliant les voyages et les négociations à travers le Méditerranée occidentale, signant même de nouveaux accords (le dernier en date intéressait l'Algérie où la France, à travers l'Ecole, reprenait pied dans le domaine archéologique, pour la première fois depuis le départ de Février). En France même, le directeur de l'Ecole de Rome ne renonçait pas à son *imperium* sur sa discipline et les

disciplines voisines, à travers les instances du Ministère de l'Education National et du Centre National de la Recherche Scientifique où il savait se faire entendre. De nombreuses distinctions avaient couronné par ailleurs le savant indiscuté ou la forte personnalité du directeur d'une institution prestigieuse.

Cette activité épuisante, que n'interrompt guère un renouvellement de mandat sans problème en 1989, n'empêchait pas cette force de la nature de poursuivre une oeuvre scientifique, devenue multiforme parce que souvent de circonstance, liée aux congrès, aux colloques, aux volumes de *Mélanges*: plus de cent contributions variées en une dizaine d'années. Mais il n'oubliait pas sa voie propre: outre la *Prosopographie chrétienne de l'Italie*, il laisse une grande partie d'un premier tome d'une nouvelle *Histoire de l'Eglise* et plusieurs centaines de pages d'un ambitieux manuel d'épigraphie chrétienne auquel nous avons déjà fait allusion, mais il aurait voulu aussi donner au public le second tome de *Roma Christiana* avec une édition révisée de la première partie. Comme Février, il s'intéressait particulièrement à l'histoire des mentalités, mais en privilégiant cette fois les sources textuelles et l'épigraphie: les titres de

leurs articles se faisaient souvent écho ces dernières années. Mais les articles de groupaient aussi autour des deux thèmes traditionnels de sa recherche: l'histoire de la papauté et de les rapports avec l'Empire, et l'analyse de la société italienne de l'Antiquité Tardive.

Ch. Pietri a formé moins de doctorants que Février parce qu'il n'a enseigné que sept ans à la Sorbonne, qu'on l'abordait moins facilement et que cette discipline exigeante n'attirait que des vocations bien affirmées, mais son emprise sur eux, plus subtile et plus discrète, a été tout aussi forte: c'est un maître que ses disciples et même ses élèves de licence ne peuvent oublier, comme on le disait de Marrou.

Les dernières publications réunissaient des contributions de l'un et de l'autre de nos amis comme les *Mélanges Sanders* ou le livre sur la France paléochrétienne intitulé *Naissance des Arts Chrétiens*, parus après leur mort. Peut-être cependant faut il remonter aux *Actes du XI<sup>e</sup> Congrès international d'Archéologie Chrétienne* parus en 1989 à l'Ecole de Rome sous l'égide de Ch. Pietri pour mieux évaluer le dialogue toujours enrichissant qui s'établissait entre ces deux savants, si différents, et entre nous.

## LA PITTURA NEL MONDO PUNICO: PER UN RECUPERO DI NOTE ANTIQUARIE

DI

ENRICO ACQUARO

Instituto di Studi Fenici. CNR. Roma

### RESUMEN

En el presente artículo se apuntan una serie de datos y de observaciones sobre la pintura en el mundo púnico sugeridas por la relectura de algunos trabajos antiguos y de otros más recientes que han tratado el tema bajo aspectos diversos.

El empleo de una pintura policroma con aplicaciones diferentes, como recurso funcional y como recurso decorativo, en los sarcófagos antropoides de Sicilia y de España, y sobre los sarcófagos arquitectónicos hallados en Cartago, proporciona una valiosa información que apunta hacia un origen sidonio y ático de estos productos.

### SUMMARY

This paper involves a serie of data and remarks about painting in the punic world suggested by a new reading of some old studies and others more recent that have dealt with the subject under several aspects.

The use of polychromatic painting with different applications, both functional and decorative, in the anthropomorphic sarcophagi of Sicily and Spain, and on the architectonic sarcophagi found in Carthage, provides valuable information that points towards a sidonian and athic origin of these imported products.